

5246 / 14-13.
316



LES

ROSARY

ET

LES AUTRES

Devotions Dominicaines.



Revue Mensuelle

PUBLIÉE PAR

LES PERES DOMINICAINS

— DU —

Convent de St-Hyacinthe,

P. Q. (CANADA).

Abonnement : \$1.00 par an.

Vol. IV, No 1. Janvier 1898

Crédit Paroissial, 1664 rue Notre-Dame, Montréal

C. B. LANCOT

importateur de

Bronzes, Orfèvreries,

Ornements, Sajs,

Merinos,

Vetements Ecclesiastiques,
Etc.

Ateliers spéciaux pour
fabrication de

Statues, Peintures, Che-
mins de Croix, Drapeaux,
Bannières, Décorations
pour Sociétés.

Vins de Messe approu-
vés par les autorités ec-
clésiastiques.

Bouquets et Fleurs.

Lustres en Cristaux.



Photographies de Statues, etc., et listes de prix envoyées sur de-
mande.

(Modèle spécial de la Statue de Ste Anne de Beaupré).

FONDERIE de CLOCHES

MAISON HILDEBRAND

Fondée en 1773.

CROUSET-HILDEBRAND

GENDRE ET SUCESSEUR,

PARIS.

*Fournisseur des Cloches de l'Eglise
St-Henri de Montréal.*

S'adresser pour toutes informa-
tions à

ROYER & ROUGIER FRÈRES,

55 RUE ST-SULPICE,

MONTREAL

Seuls Agents pour le Canada.



**LA TRIBUNE.
ST-HYACINTHE.**

IMPRIMERIE,

RELIURE.

L'Etablissement le plus
complet de la ville.

CALENDRIER DOMINICAIN DU MOIS DE JANVIER.

INDULGENCES DE NOS CONFRÉRIES.

- 1 Circoncision de N.-S. J. C. Confrérie du S. Nom de Jésus et Rosaire vivant : Indulgence plénière. Confrérie du T. S. Rosaire : Indulgence des stations de Rome.
 - 2 Premier dimanche du mois. Cinq indulgences plénières.
 - 6 Epiphanie. Rosaire vivant. Indulg. plénière. Conf. du T. S. Rosaire ; Indulg. des stations de Rome.
 - 9 Recouvrement de N. S. au temple. Indulg. plén. du Rosaire.
 - 10 B. Gonzalve, C. O. N.
 - 15 Fête du Saint Nom de Jésus. Indulg. du Rosaire et du S. Nom de Jésus.
 - 16 3ème dimanche du mois. Bse Stéphanie, V. O. N. Confrérie du T. S. Sacrement : Indulg. plénière.
 - 18 Fête de la chaire de saint Pierre à Rome.
 - 19 B. André de Peschiera, C. O. N.
 - 23 4ème Dimanche du mois. Saint Raymond de Pennafort, C. O. N. Indulg. plénière.
 - 25 Conversion de S. Paul. Confrérie de la Milice angélique : Indulg. de sept ans et sept quarantaines.
 - 26 Bse Marguerite de Hongrie, V. O. N.
 - 28 Translation de Saint Thomas d'Aquin. Confrérie de la Milice Angélique : Indulg. plénière.
 - 30 Dernier Dimanche du mois. Indulg. plénière pour les personnes qui récitent le chapelet en commun trois fois la semaine aux conditions ordinaire.
-

PRIME DU ROSAIRE.

Nous offrons à nos abonnés une *magnifique* prime : de 16 élégantes gravures artistiques, imprimées sur papier glacé, et représentant *les quinze mystères* du Rosaire, d'après les plus grands peintres anciens et modernes. Cette prime, sera expédiée à tous ceux de nos abonnés qui joindront au montant de leur abonnement pour 98, la valeur de *dix cents* :—ils pourront en recevoir *autant d'exemplaires* qu'ils enverront de fois 10 cents. Ceux qui, au montant de leur abonnement, joindront celui d'un abonnement *nouveau*, la recevront *gratuitement*, s'ils en font la demande. Les personnes qui sans être abonnées au "Rosaire" désireraient se procurer les gravures, pourront le faire au prix de 20 cents.

Cette prime sera également offerte gratuitement aux personnes qui nous enverront le montant de 25 abonnements au "*Rosaire pour tous*."

Nous offrons à nos abonnés de 98 : au prix de cinquante cents chacune, les trois années déjà parues 95 96 et 97 de la Revue "Le Rosaire."

Les personnes qui ne sont pas abonnées au Rosaire ne peuvent s'abonner au "Rosaire pour tous" que par dizaines ou quinzaines sous une seule adresse.

* *
*

Les personnes qui seraient désireuses de se procurer des numéros détachés du "Rosaire" peuvent en faire la demande au prix de 10 cents le numéro : à nos abonnés nous les offrons au prix de 2 pour 15 cents.

AVIS IMPORTANT.

A partir de ce moment, les abonnés au "Rosaire" jouiront également de *tous les bénéfices spirituels* accordés aux personnes qui souscrivent à l'*Œuvre da Noviciat*, (v. p. 27.)

LE ROSAIRE

ET LES AUTRES

DEVOTIONS DOMINICAINES

SOMMAIRE

GRAVURES : NOTRE-SEIGNEUR, (d'après un camée antique).....p.	19
JÉRUSALEM, vue du Mont des Oliviers.....p.	9
A nos abonnés : Souhais de Nouvel An (R. P. Rondot).....p.	3
Noël et l'Eucharistie (P. E.).....p.	4
Mystères du Rosaire : La Présentation (FR. LAURENT).....p.	8
Jérusalem (R. P. Delau).....p.	8
Discours sur la conversion de l'Angleterre (R. P. Feuillette).....p.	11
La Création (Fr. Laurent).....p.	16
Chronique.....p.	20
Consultation.....p.	26
L'Œuvre du Noviciat.....p.	27
Variétés.....p.	29



1898

Ami Lecteur, bon nouvel an, à ta famille et à toi-même. Jésus naissant te le donnera, c'est un vœu qui m'est cher, et je l'explique, Bon an de grâce : en ton esprit par une foi vive et rayonnante, en ton cœur, par une charité profonde et toujours prête au don de soi !

Bon nouvel an de calme et de remerciements parmi les joies qui passent avec les divines caresses ; bon an surtout d'affectueux abandon au céleste Vouloir, quand Jésus Rédempteur empruntera ton épaule pour lui venir en aide à porter sa croix. La santé, qu'il te l'augmente pour te maintenir à la hauteur des plus saints deuements, et si tu l'as perdue, puisse-t-il te la rendre pour la brûler comme un encens à l'autel du sacrifice où le devoir chrétien te verra chaque jour fidèlement immolé !

Bon an à tes projets, à tes travaux à tes affaires et que de là sans cesse avec ta gratitude la gloire s'élève pour remonter à Dieu.

C'en est trop de souhaits, tu me crois utopiste. Et les larmes dis-tu, et les peines, et les inquiétudes et les trahisons ; tous ces nuages dissipés ne peuvent-ils renaître ? Hélas ! Je te comprends, mais écoute, as tu un crucifix ? Lis donc au bas ces mots :

Vous qui pleurez, venez à ce Dieu car il pleure.

Vous qui souffrez, venez à Lui car il guérit.

Vous qui tremblez, venez à Lui, car il sourit.

Vous qui passez, venez à Lui car il demeure.

FR. L. A. RONDOT,
des fr. prêch.

NOËL ET L'EUCCHARISTIE.

C'EST Noël ! Réjouissons-nous ! l'Ange nous y invite. Séchez vos larmes, pauvres enfants d'Ève : l'exil va finir ; la malédiction de votre premier père va faire place à la bénédiction d'Abraham. Le Désiré des nations, le grand Roi, vient visiter son peuple. " Voici, dit l'envoyé céleste aux bergers, voici que je vous annonce une heureuse nouvelle : aujourd'hui le Sauveur vous est né ! "

Mais où est-il né ? dans quel palais ? qui est sa bienheureuse mère ? comment le reconnâitrons-nous ?

I.—Il est né à Bethléhem, la ville royale de David et de sa race. Le prophète l'avait dit : " Et toi, Bethléhem, la plus petite ville de Juda, tu l'emportes sur toutes les autres villes : car de toi sortira le chef qui gouvernera Israël mon peuple." Bethléhem, ou la maison de pain ; c'est son nom hébreu. Bethléhem doit en effet nous donner le vrai pain du ciel, le pain vivant.

Sa mère, c'est la Vierge d'Isaïe, la femme forte révélée à Ève malheureuse, l'ennemie jurée du serpent infernal. Elle habite la petite ville de Nazareth, dans la grossière Galilée ; elle est pauvre ; elle demeure avec les pauvres. Nazareth n'est pas la ville d'origine ; princesse

par le sang de David, elle est de la ville royale ; c'est là que ses ancêtres sont nés, c'est sa tribu, c'est sa famille. Aussi, quand Auguste ordonne le dénombrement de ses sujets, cette jeune Vierge, qui porte dans son sein immaculé le Messie promis, vient-elle lui donner pour berceau Bethléhem, et le faire inscrire citoyen romain. Un vieillard, simple et modeste, l'accompagne ; car il lui faut un soutien et un gardien. C'est le juste Joseph, confident céleste du grand mystère du Verbe incarné.

De Nazareth à Bethléhem la distance est grande : trente lieues ; le temps est froid, l'hiver est rigoureux. Que de souffrances pour cette Vierge Mère ! Elle sera méconnue et rebutée comme le sont si souvent les pauvres. Image touchante et sublime de la vertu persécutée par ceux qui n'en ont pas et par ceux qui en ont peu ! Si les anges avaient été libres, ils auraient porté en triomphe leur future Reine. Si le Père céleste n'avait enchaîné les bêtes dans les forêts, les poissons dans la mer, les oiseaux dans leurs nids, toute créature animée serait venue faire cortège à la divine mère du Créateur !

Quelle maison, quel palais va recevoir le grand Roi, l'angélique Vierge ? Tout est prêt : le Père céleste a préparé, depuis le commencement du monde, à son Fils incarné, une belle demeure ; l'homme ne l'a pas bâtie, il l'aurait souillée en l'habitant. Cette maison est une grotte taillée dans le roc de la montagne sur laquelle est bâti Bethléem. Elle est calme et silencieuse, placée hors du tumulte de la ville. C'est là que la Vierge d'Israël doit s'arrêter et enfanter l'Emmanuel. Il n'y a pourtant rien pour l'usage des hommes : une crèche, un peu de paille ; et la grotte est ouverte à tous les frimas, à tous les passants.

O Salomon, vous qui vous êtes bâti un palais si splendide, qui étiez assis sur un trône d'or, qui reposiez sur un lit d'ivoire, que n'êtes-vous là pour recevoir le vrai Salomon ! O Rois de Juda, comment n'avez-vous pas préparé d'avance la maison de votre chef suprême pour qui seul vous régniez ? Et vous, prophètes, qui annonciez le grand Messie avec tant de magnificence et d'allégresse, comment n'avez-vous pas convié les peuples à lui préparer un tabernacle digne de lui ?

Mais non : c'est au sein de l'indigence et parmi les

animaux qu'il vient chercher l'humanité déchue ; c'est là qu'il établit, en y plaçant son berceau, le premier degré de cette échelle divine qui doit faire remonter tous les hommes à la gloire et au bonheur.

II.—Allons donc à Bethléhem, pour y voir comment un Dieu devient homme et commence sa vie humaine. “ Vous reconnaîtrez le Sauveur à ceci : Vous trouverez un petit enfant, enveloppé de langes et couché dans une crèche ! ” Puis l'archange entonne dans les airs le *Gloria in altissimis*.

Ils hésitent un instant, ces pauvres bergers ; car eux aussi attendaient un Roi magnifique, riche, puissant et triomphateur. Cependant la grâce les a touchés. Allons voir, se disent-ils, et ils viennent droit à l'étable. L'ange a dû leur montrer de loin. Le ciel doit être plus radieux au-dessus d'elle. L'amour d'ailleurs, sent, devine la présence de la personne aimée.

Ils arrivent ; ils regardent, étonnés, attendris ; ils pleurent de joie, prosternés devant la crèche ; ils voient le Sauveur dans des langes pareils à ceux de leurs enfants ; son tendre corps repose ou plutôt commence à souffrir sur un peu de paille grossière ; il leur sourit ; ses petites mains les bénissent et leur cœur déborde de sentiments ineffables.

Heureux bergers ! Votre état est beau, puisqu'il vous donne droit à la première place autour du trône du nouveau Roi, qui s'appellera, lui aussi, berger, pasteur, le bon Pasteur, Oh ! que de rois auraient changé en ce moment leur sceptre pour votre houlette, leur couronne pour votre bonheur !

III.—Voilà bien la Noël, où est l'Eucharistie ? Elle brille de tout son éclat ; admirez-en les splendeurs. Le verbe s'est fait chair pour souffrir, devenir la victime de propitiation, et nous donner en nourriture cette même chair, immolée sur la croix, ressuscitée dans sa puissance et vivante dans sa gloire. A Béthléem il sème ce grain de froment, ce froment des élus, afin qu'il germe dans l'humilité, croisse dans l'obéissance et mûrisse au feu de l'amour du Calvaire. Il a dit : “ Si le grain de froment tombant dans la terre ne meurt pas, il restera stérile ; mais s'il meurt, il portera beaucoup de fruits. ” Le voilà donc semé ce petit grain de froment. Attendez, et vous verrez la bénédiction d'Isaïe accomplie : il sera comme un champ

fertile, qui embaume au loin par sa suave et bienfaisante odeur. Mais auparavant celui qui porte l'univers, sera faible et brisé comme la paille qui lui sert de couchette, et dont il semble aujourd'hui remplacer le grain absent.

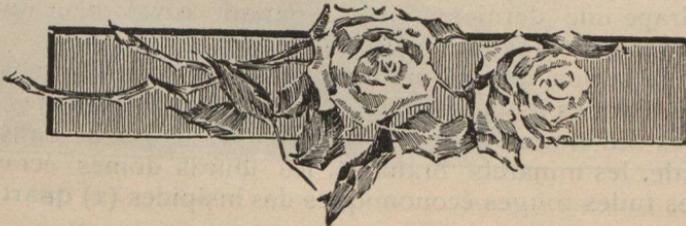
La souffrance et la persécution l'accueilleront dès son entrée dans le monde. Sa mère l'emportera fugitif jusqu'en Egypte, ce pays du froment miraculeux de Joseph. Elle nous préparera ensuite ce pain de vie dans l'obscur bourgade de Nazareth, où il croîtra, ignoré, à l'ombre de son amour, jusqu'à ce que le moment de la moisson arrive, de cette moisson révélée à la Samaritaine au puits de Jacob, jusqu'à ce que le Cénacle s'ouvre à la Pâque eucharistique. Le froment de Bethléem sera mûr alors ; et Jésus, prenant du pain dans ses mains saintes et vénérables, le bénira, rendra grâces à son Père, le donnera à ses disciples en disant : " Prenez et mangez ; ceci est mon corps, qui sera livré pour vous." Et les disciples mangeront ce pain si nouveau.

Chantons donc Noël comme nos vieux pères : aimons cette gracieuse étable du tabernacle devenue le rendez-vous du ciel et de la terre.

Faisons renaître le divin Enfant dans notre cœur par la communion, afin de lui renouveler les premiers hommages de sa crèche.

Traitons-le avec l'amour de Marie, avec le profond respect de Joseph ; venons à lui comme les bergers : l'Eucharistie est la Bethléem perpétuelle, la Noël quotidienne avec ses joies, ses grâces, son amour !

P. E.



MYSTÈRES DU ROSAIRE.

IV NUNC DIMITTIS.

Je l'ai trouvé, celui qu'avait rêvé mon âme
 Dont l'ineffable attente a rempli mon passé
 Et vers qui vainement mon pauvre cœur lassé
 En désirs impuissants brûlait comme une flamme.

Lui qui de la douceur des extases divines
 Enivrant ses élus, de ses desseins secrets
 Aux voyants d'Israël dévoilait les décrets
 Que Moïse entrevit dans le buisson d'épines,

Je le tiens, ô mon Dieu !... Mon regard enchanté
 Contemplant de son front la céleste clarté
 De mon cœur a comblé le rêve solitaire !

A qui voit le Seigneur rien n'est plus ici bas !
 Vous l'avez, ô mon Dieu, remis entre mes bras ;
 Laissez-moi m'endormir du sommeil de la terre !

F. LAURENT.

CROQUIS DE PALESTINE.

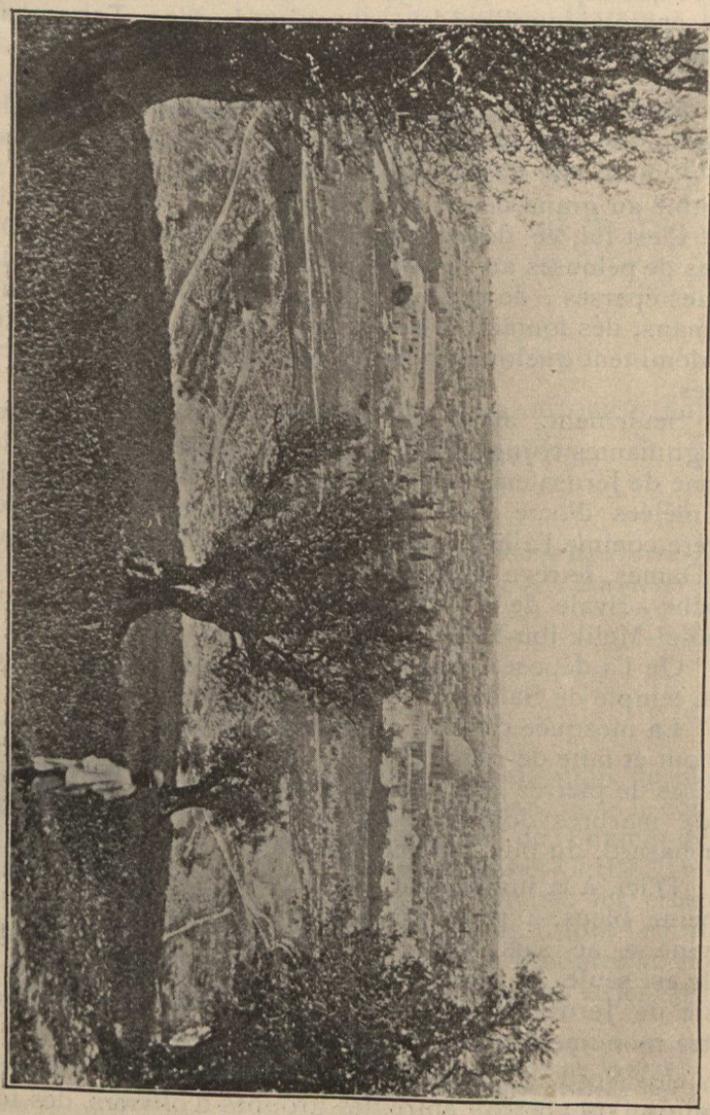
JÉRUSALEM.

Quand le soleil est près de mourir, dans une dernière flamme il jette un long regard, ardent de regret, sur celle qu'il va quitter, Jérusalem. Elle, dans cette nappe d'or, se drape une dernière fois et apparaît royalement avant d'entrer dans une nuit sans crépuscule.

Je la vois devant moi qui étage ses milles voûtes de terre, barrées d'une infinité de lignes sèches et droites, les arêtes des murs—avec les variantes que forment dans ce dédale, les minarets branlans, les lourds dômes écrasés, et les tuiles rouges économiques des insipides (1) quartiers juifs.

(1) Ce qui ne veut point dire : salubres ou : inodores.

JÉRUSALEM, VUE DU MONT DES OLIVIERS.



Elle descend lentement sur la pente de la fameuse vallée qui séparait jadis Juda de Benjamin, (2) comme elle sépare aujourd'hui les souvenirs de deux Testaments, laissant à droite la Sion de l'ancien, à gauche la Sion du nouveau.

Elle descend jusqu'à ce que le ressaut d'Ophel lui fasse un peu relever son front penché. Alors, sans secousse, elle s'étend, elle s'étale sur la colline d'en bas—et tout se termine au grand désert du Haram. (3)

C'est lui, ce désert, qui est plus près de moi. Des coins de pelouses au vert très pur se dessinent au milieu des ruines éparses ; de petites coupoles, des lieux saints musulmans, des fontaines, se perdent dans la vaste enceinte où dominent quelques noires quenouilles de cyprès séculaires.

Seulement, au milieu de toutes ces petites choses, insignifiantes chinoiseries, et comme si elle était au milieu même de Jérusalem, tant celle-ci l'encadre bien de ses teintes mêlées d'ocre et de cendre—trône depuis 12 siècles, légère comme l'aile du temps, fouillée comme un poignard de Damas, le rêve d'Omar-ibn-Khattab—la coupole de la Roche—rivale de la Mecque et de Médine—ciselée par Abd-el-Mélik-ibn-Menvas, dixième calife.

On l'a déposée sur un large parvis—là même où l'ancien temple de Salomon asseyait ses bases énormes.

La mosquée d'Omar est comme l'islamisme : toujours debout et faite de rien. Elle est bâtie de mauvaises petites assises de pierres mal jointes et irrégulières—de faïences et de marbres dont les disproportions et les heurts, sont, par hasard, du plus merveilleux effet.

D'ici, à la lumière du soir, elle me renvoie des reflets à peine bleus, à peine verts, sous lesquels cependant on devine je ne sais quels fonds de couleur plus chaude. Elle est seule, la mosquée bleue, à attirer les regards : le reste de Jérusalem n'est plus qu'un ensemble ou aucun autre monument ne se fait remarquer.

Au Nord, les murs sont débordés par tout un quartier neuf où l'on aperçoit entre des groupes d'oliviers, des toits vert d'eau, des tuiles rouges, des ardoises, des terrasses,

(2) Jos. XV. 8.

(3) Le Haram ech-chérif, l'enceinte de l'ancien Temple.

des créneaux, tout ce que l'on peut imaginer de variété dans l'insignifiance continue d'un quartier cosmopolite.

Vers le Sud, de grands jardins fertiles tapissant les flancs de la colline basse qui fait suite au Haram. Dans le fond de la vallée, la verdure s'épaissit encore, surtout, lorsqu'en descendant de plus en plus, elle se rafraîchit et se féconde aux eaux de Siloé. Puis, la vallée rétrécie disparaît bientôt dans un coude, laissant pour tout horizon une grande montagne aride de rochers sur la montagne d'Hakeldama.

R. P. DELAU.

(*A suivre.*)

DISCOURS.

PRONONCÉ A SAINT-SULPICE LE 17 OCTOBRE 1897

Par le T. R. P. FEUILLETTE (1)

A l'occasion de l'érection de l'Archiconfrérie de Notre-Dame de la Compassion pour la conversion de l'Angleterre.

ÉMINENCES, (2)
MESSEIGNEURS,
MES FRÈRES,



TOUT ici-bas concourt à la réalisation du plan de Dieu dans le monde. Ce plan, nous le connaissons ; c'est la Rédemption de l'humanité par son Fils, Notre-Seigneur Jésus-Christ, venu au milieu des temps. A cette œuvre, toutes les créatures, les éléments eux-mêmes, sont ordonnés ; tout l'effort des causes naturelles, dit Bossuet, tend à produire la famille des élus. A plus forte raison, les sociétés et les peuples

(1) A cette époque où les yeux des catholiques sont universellement tournés vers le peuple anglais, dans l'attente anxieuse de la grande œuvre de conversion que Dieu prépare si visiblement, nous pensons faire plaisir à nos lecteurs, en leur communiquant le texte de ce discours qui a produit en Europe une si profonde émotion.

(2) Leurs Eminences le cardinal-archevêque de Westminster et le cardinal archevêque de Paris.

doivent-ils travailler à l'accomplissement de ce grand dessein.

Fouillant de son regard pénétrant, et éclairant des clartés de son génie les profondeurs de l'histoire, Bossuet nous montre ce dessein unique qui se poursuit avec une inflexible rectitude, et dont rien, ni les mœurs et les lois qui changent, ni les empires qui croulent, ni les générations qui disparaissent, ne peut arrêter le majestueux développement ; il met en lumière ce plan, qui fait servir à sa réalisation les forces les plus hostiles, les plus capables de l'entraver, indice d'une intelligence supérieure qui l'a conçu, et d'une volonté toute-puissante qui l'exécute ; et la marche des nations dans l'humanité, et ces peuples qui se poussent à travers le temps et l'espace, tous ces écroulements et ces reconstructions, préparaient l'avènement du Christ-Roi.

Depuis sa venue, cette mission des peuples s'accuse davantage encore ; tous doivent travailler à l'extension de son règne sur la terre, ouvrir à son Église le passage libre, être les soutiens de cette société qui le perpétue au milieu de nous, protéger sa vie et la fécondité de ses œuvres.

Entre tous ces peuples, il en est de privilégiés, sur lesquels la grande Providence compte davantage ; parmi eux l'Angleterre, comme la France, avait une place d'honneur.

Pendant dix siècles, fidèle à sa mission, elle fut l'un des plus beaux joyaux de la couronne de l'Église.

Un jour, souffla sur le monde un ouragan formidable ; et, tandis que l'Église, immuable vaisseau, continuait sur les flots irrités sa marche tranquille, la barque qui portait les destinées religieuses de l'Angleterre fut entraînée, et elle erre, depuis lors, loin des voies qu'elle devait suivre.

Cruelle angoisse, continuel sujet de larmes pour l'Église, mes Frères, que cette séparation ; dans sa tendresse maternelle, elle s'efforce de faire violence au ciel, en même temps qu'elle s'épuise en sollicitudes, pour triompher des résistances et devancer l'heure de l'union.

N'est-ce pas un beau et grand spectacle que celui de ce vieillard qui, du coin de terre où l'injustice et l'ingratitude humaine le confinent, trouve moyen cependant d'é-

tendre à l'univers sa sollicitude ? Partout est son regard, partout son cœur, partout ses œuvres. Sa paternité est si large qu'elle embrasse tout, si ardente qu'elle traite chacun de ses enfants, comme s'il était unique au monde.

Aujourd'hui, reprenant l'héritage des Grégoire le Grand et de tant de Pontifes animés des mêmes désirs et émus de la même douleur, Léon XIII pousse un cri d'appel, et organise une croisade, pour le retour à l'unité de la très noble nation anglaise.

Éminence, si le zèle de Léon XIII pour la cause qui nous réunit, nous rappelle saint Grégoire, il nous est bien permis de nous souvenir aussi, en voyant les œuvres de votre vie, que ce grand pape eut pour collaborateur, un Augustin. Nous le savons tous, Sa Sainteté ne pouvait trouver un plus digne dépositaire de ses sollicitudes, ni un plus actif ouvrier de ses desseins. Le cœur dévoré de ce double amour, l'amour de l'Église et l'amour de la patrie, vous n'avez cessé de travailler à cette grande cause de l'union. Il vous a semblé que le moment était solennel, que le souvenir, éveillé en nous tous, par le treizième centenaire du sacre de saint Augustin de Cantorbéry et de la conversion de l'Angleterre, pouvait émouvoir les cœurs et présager le salut.

En venant, avec de vénérés collègues dans l'épiscopat, fêter, au milieu de nous, l'évènement mémorable qui donnait naissance à l'Église Anglo-Saxonne, sous les auspices de sa sœur aînée, l'Église des Gaules, vous avez pu constater la permanence des sympathies et des espérances qui font battre, aujourd'hui encore, à l'unisson, les cœurs de l'Église catholique d'Angleterre et de l'Église de France.

Implorant, pour la faiblesse de ma parole tout émue d'être appelée au service d'une si grande cause, le secours de celle que la piété anglaise appelle Notre-Dame de Sainte-Marie, je voudrais vous dire, d'abord, nos raisons d'espérer, et ensuite, nos raisons de prier.

I

Quelle raison ayons-nous d'espérer ? Mes Frères, celle-ci avant tout : l'Église espère. Oui, l'Église espère ; elle regarde à l'horizon des peuples, et elle voit, elle salue, de loin, avec des tressaillements de mère, l'aurore d'une résurrection. Comme sainte Catherine de Sienne parcourait

autrefois les villes d'Italie, déchirées par toutes les factions, en criant : la paix ! la paix ! notre grand pape, Léon XIII, interpellant, de loin, toutes les nations chrétiennes, leur jette ce cri : l'union ! l'union !

Vous l'avez entendu dans ce manifeste sublime adressé aux princes et aux peuples de l'univers ; puis, dans cette lettre au peuple anglais, qui déborde d'affection, de tendresse paternelle, vous l'avez entendu exprimer l'espoir que, bientôt, la noble nation anglaise reconnaîtrait les voies de la vérité, et s'y engagerait avec une ardeur magnanime.

Or, mes Frères, l'Église et les papes ne se trompent guère sur les signes des temps. Ils ont, pour eux, l'expérience séculaire, la connaissance supérieure du troupeau qui leur est confié par Dieu ; et quand ils ont le cœur plein d'espérance, il est bien permis d'espérer avec eux, et de compter fermement, sur la prochaine réalisation de ces espérances.

Mais pourquoi espèrent-ils ? Il n'est pas sans intérêt de le rechercher ; car nous serons ainsi fortifiés dans notre propre confiance. Il me semble que la première raison de cette confiance, la plus forte, parce qu'elle met en cause l'intervention même de Dieu, c'est le passé catholique de l'Angleterre.

L'Angleterre a été catholique, mes Frères ; beaucoup ne s'en souviennent pas ; et cependant, c'est là un fait capital, quand on veut augurer de ses destinées futures.

Quand on a possédé la vérité, c'est à jamais qu'on en garde l'empreinte.

Rapprochement étrange, saisissant, que sans doute vous aurez fait, et qui, dans la similitude des événements, semble indiquer l'identité de la mission.

Autour du berceau de ces deux grandes nations, l'Angleterre et la France, au moment, où, à un siècle de distance, elles naissent à la foi catholique, nous voyons se produire les même faits, apparaître les mêmes personnages, les événements suivre une marche identique. Un roi, une reine, un évêque, Clovis, sainte Clotilde, saint Remy, voilà les trois grandes figures groupées autour du baptistère de Reims, les trois apôtres de la conversion de la nation franque ; un roi, une reine, un évêque, Ethelbert, la reine Berthe et saint Augustin, ont été les agents les plus puis-

sants de la conversion de l'Angleterre. Et pour achever la ressemblance, les deux rois, à un siècle d'intervalle, se font baptiser, le jour de Noël, avec plusieurs milliers de leurs guerriers. N'est-ce point un signe déjà que Dieu va appliquer les deux nations à la même mission ?

Pendant des siècles l'Angleterre sera la plus catholique des nations, celle où se sont déployées, pour le service de l'Église de Dieu, les plus admirables ressources. Sous l'action combinée des papes, de ses évêques, de ses moines, une sève puissante y circulait et y faisait épanouir, dans les splendeurs de la foi, des œuvres magnifiques.

Ses monastères, asiles de la science, de l'immolation, de la vertu, où le vénérable Bède et saint Anselme enseignèrent, d'où sortit saint Boniface ; ses grandioses basiliques, ces basiliques, toujours debout, dans la mélancolie de leur passé, indestructibles monuments de foi et d'amour ; ses fondations pieuses destinées aux besoins des âmes ou à la détresse des malheureux ; et des rangs du peuple, jusqu'au siège de l'évêque, jusqu'au trône du Roi, tous ces saints qui se lèvent, si nombreux que l'Angleterre fut appelée l'île des saints ; tous ces saints qui luttent jusqu'à l'héroïsme, pour la propagation, l'accroissement, la défense de la foi romaine, est-ce que tout cela ne serait plus qu'une cendre refroidie, qu'un foyer éteint, qu'un souvenir disparu ? Est-ce que tout cela, au contraire, ne proclame pas le catholicisme et ne l'appelle pas à grands cris ?

Et puis, l'Angleterre a eu ses martyrs ; ils sont légion ; et leur sang a été offert, ils ont tenu eux-mêmes à nous le dire, pour l'avenir catholique de leur pays. Quand Thomas Morus, avec trois cents de ses compatriotes, succombait victime de son attachement à l'Église romaine, il n'avait pas d'autre prière sur les lèvres.

Croyez-vous que cette prière unie à tant d'autres, que ce sang mêlé à tant d'autre sang versé, que ce passé glorieux qui fait l'orgueil, et à bon droit, de toute l'Église catholique, que tout cela puisse être vain, et qu'il ne se prépare pas, là haut, des revanches de miséricorde, pour récompenser tant de constance et tant de vertus ?

Et pouvons-nous oublier qu'un jour, au siècle dernier, des ministres du Seigneur proscrits, parce qu'ils avaient préféré l'exil à l'apostasie, cherchèrent un asile où ils pussent trouver, avec le pain matériel, la sécurité de leur

conscience ? Cet asile, la libre et chrétienne Angleterre le leur offrit. Si le verre d'eau, donné au nom de Jésus-Christ, reçoit sa récompense, la récompense réclamée ardemment par la prière des exilés n'était-elle point, pour le pays qui les avait recueillis, la grâce de la vérité, dans l'union avec l'Église qu'ils ont si bien servie, là-bas, par les exemples et par la dignité de leur vie ?

R. P. FEUILLETTE.

A suivre.

LA CRÉATION.

Les cieux n'étaient point nés. L'espace était sans bruit.
Nul rayon n'avait lui dans l'étendue immense :
Mais dans le vide obscur où régnait le silence,
Le néant sommeillait dans l'éternelle nuit.

Quand soudain, formidable, au fond des cieux funèbres,
La voix du Tout-Puissant cria dans les ténèbres...

L'abîme s'éclairait de fuyantes lueurs.
Indécise, ondulant comme une ombre laiteuse,
Dans le vide éthéré nageait la nébuleuse,
Subtil et fin réseau de mouvantes vapeurs.

Et sur ce monde, encore à son aube première,
L'esprit de Dieu parut, planant dans la lumière.

De la lugubre nuit dissipant les horreurs,
La matière, pareille à de la lave ardente,
Se condensait, fondue en une orbe géante,
Qui rayonnait au loin de brûlantes splendeurs.

Et l'astre solitaire, au sein de l'ombre morne,
Flamboyait sa clarté dans l'espace sans borne.

Alors, comme une bombe énorme, avec fracas,
Éparpillant au loin les débris de sa coque,

Le globe incandescent sa brise et se disloque,
Semant les champs du ciel de lumineux éclats.

Étincelants débris, planètes vagabondes,
Dans l'éther s'envola la poussière des mondes.

Du manteau de la nuit diamant radieux,
Dans l'espace, inondé des gerbes rayonnantes
Que faisaient resplendir ses laves bouillonnantes,
La terre apparaissait, ruisselante de feux.

Quand sur ce monde, encore à son aube première,
L'esprit de Dieu parut, planant dans la lumière . . .

Le globe s'éteignait ; dans l'air attiédi,
Les vapeurs, qui planaient comme une sombre voûte,
Se fondant lentement sur la rugueuse croûte,
Laisaient tomber les eaux sur l'astre refroidi.

Alors, sous le ciel noir qu'emplissaient les nuages,
L'abîme s'étendit, Océan sans rivages.

Et sous le firmament où couraient des éclairs,
Sur l'Océan troublé, dans sa robe d'écume,
La voix de l'Éternel résonna dans la brume,
Et son écho vibrant fit frissonner les mers.

En tourbillons pressés les ondes refluent,
Effarées : des remous des îles émergent.

Le continent nouveau grandissait lentement,
Et drapant de ses plis la sauvage nature,
Comme un manteau royal la riante verdure,
Au souffle du Très-Haut s'étendit mollement.

Dans les eaux, le poisson rôde avec indolence ;
Sous les herbes, l'insecte erre dans le silence.

Dieu dit,—et les oiseaux s'envolent dans les airs ;
Leurs concerts animés célèbrent sa puissance.

Dieu dit,—et les géants que la vague balance,
Monstres impétueux surgissent sur les mers.

Dieu dit,—et du désert peuplant la solitude,
Des fauves, dans les champs, s'enfuit la multitude.

Et tout était très bon ; et vers le créateur
L'Océan murmurait sa sourde psalmodie,
Et des bois et des monts, sauvage mélodie,
Montait vers l'Éternel une vague rumeur.

Mais à ce chant confus manquait l'intelligence. . . .
Et Dieu dit : “ Faisons l'homme à notre ressemblance ! ”

Et le monde entendit ce décret solennel.
Dans leur farouche élan, les fauves s'arrêtèrent ;
Au fond des cieus muets les astres s'agitèrent,
Attendant, étonnés, l'œuvre de l'Éternel.

Or, la main du Seigneur pétrissait la matière,
Et l'homme, tout surpris, naquit de la poussière.

Tourné vers l'horizon que mesuraient ses yeux,
D'un pas majestueux s'avançant dans la plaine,
Le Souverain superbe entra dans son domaine ;
Foulant des pieds la terre, il regardait les cieus.

Et sur son front, brillant d'une splendeur altière,
Les anges du Très-Haut voyaient de la lumière.

Alors sur ces beautés, ces mille êtres divers,
Et sur ce monde enfant ivre de sa jeunesse,
Dans un divin regard épanchant sa tendresse,
De son bras tout-puissant Dieu bénit l'univers.

Et seul, le front levé, debout dans la lumière,
L'homme, comme un encens, fit monter sa prière.

FR. LAURENT.



NOTRE-SEIGNEUR
(d'après un camée antique.)

CHRONIQUE.



AVEC le présent numéro, la "Revue du Rosaire," entre dans sa *quatrième année* d'existence, elle a donc le droit de se considérer comme définitivement assurée de son avenir.

Elle ne peut manquer, par la même occasion, d'exprimer toute sa reconnaissance aux personnes qui ont bien voulu l'aider de leurs encouragements et de leurs sympathies.

Mais, tout précieux qu'ils soient, ces encouragements et ces sympathies ont besoin de se traduire par une assistance *effective* : nous ne saurions donc trop exhorter nos abonnés à nous venir en aide dans l'œuvre que nous poursuivons ;—nous leur rappellerons combien il est facile, à l'occasion de la nouvelle année, d'offrir en cadeau de nouvel an un abonnement à la "Revue du Rosaire"—c'est-à-dire non une futilité passagère, mais un souvenir pratique, intéressant et instructif.

La propagande faite en faveur du "Rosaire" a, de plus, l'avantage d'être une *bonne œuvre*, en développant la sanctifiante dévotion à Marie et en venant en aide à son organe officiel.

Ces considérations, nous les soumettons à nos abonnés dévoués ; il suffit d'une bien petite aide pour faire un grand bien et si chacun de nos lecteurs pouvait nous procurer ne fût-ce *qu'un seul abonnement nouveau*, ce serait déjà un immense et encourageant progrès.

Nous attirons tout spécialement l'attention de nos lecteurs sur la prime que nous leur offrons, au prix de 10 cts l'exemplaire pour nos abonnés, autant de fois qu'ils le désirent, et de 20 cents pour les non-abonnés. Cette prime composée de 16 gravures comprenant, outre le *groupe du Rosaire*, la *série des quinze mystères* d'après les tableaux des maîtres, constitue un très beau cadeau de Noël et de nouvel an, à la fois pieux et intéressant ; ces gravures peuvent de plus être encadrées séparément de façon à faire une décoration simple et de bon goût.

* * *

La criminalité.—Depuis quelques semaines,—je ne sais quel souffle malsain passe sur notre province—mais une lamentable épidémie, plus maligne que la variole et les autres fléaux, qui, dans le passé, ont exercé leurs ravages, sévit de tous côtés, avec une effroyable fureur. Et cette calamité se manifeste par des morts violentes, des assassinats, des suicides, des égorgements de toute façon.

Il n'y a guère de semaine qui ne soit signalée par un nouveau crime, plus atroce que les forfaits qui l'ont précédé, et qui peut-être l'ont préparé. Après l'attentat de St-Liboire, c'est la tragédie de Rawdon, puis la boucherie de St-Canut, puis le suicide au parlement de Québec, puis l'affaire du Coteau du Lac... jamais on n'a vu, un nombre aussi considérable d'atrocités se succédant, presque sans interruption sur tous les points du pays.

Voilà le mal.—Mais à quelle cause faut-il attribuer cet accroissement inoui de la criminalité ? Serait-il l'effet du hasard, ou se rattacherait-il à certains principes bien définis ? Plusieurs feuilles publiques se sont posé la question, et y ont apporté une réponse. Qu'il nous soit permis d'ajouter quelques réflexions.

* *

Nous ne ferons qu'indiquer la cause première, lointaine, de tous ces malheurs : une négligence déplorable dans l'éducation, qui n'a su former ni le cœur ni l'esprit de l'enfant.

Au lieu de déposer dans cette âme neuve, comme une semence précieuse en une terre vierge, les germes des vertus naturelles et surnaturelles,—on l'a abandonnée à tous les caprices de son caractère et à tous les penchants de sa nature. Elle grandit comme l'arbre de la forêt, qui se développe au hasard, selon la poussée de la sève. Privé d'une surveillance attentive, qui l'aurait éclairé, corrigé, encouragé, l'enfant n'a pu acquérir cette règle intérieure et immuable d'une conscience droite qui l'accompagnerait partout et le guiderait toujours.

On a oublié de faire un homme et un chrétien : trop souvent on n'a réussi qu'à faire un scélérat.

* *

Il y a une autre cause plus immédiate et dont l'influence démoralisatrice croît chaque jour, je veux dire la liberté

extrême de la presse, qui se fait un devoir de tenir le public au courant de tous les scandales.

Un attentat est-il commis, aussitôt la curiosité malsaine de milliers de lecteurs est surrexcitée ; altérée d'émotions, elle recherche dans les journaux le moyen de se satisfaire.

Quelques feuilles se contentent de rapporter sommairement les principaux faits ; d'autres, au contraire, se font les narrateurs complaisants de toutes les monstruosité, et pour rien au monde, — si ce n'est peut-être pour quelques dollars, — ne sacrifieront une circonstance ou un détail.

Que résulte-t-il de cette publicité effrénée ?

Elle a pour premier effet d'augmenter, sans motif légitime, la consternation déjà si profonde des malheureuses familles de la victime et du criminel. Assez navrante est leur douleur, pour qu'il ne soit pas nécessaire de leur infliger, en plus, l'humiliation d'une publicité que rien n'arrête. Leur tristesse et leur deuil devraient, ce semble, commander le respect, dû au malheur, et leur assurer cette compassion discrète, qui les aiderait à soulager, dans les larmes et la prière, leur âme oppressée. — Mais, non. — La curiosité féroce des *reporters* vient troubler leur solitude, épier leurs mouvements, provoquer les confidences les plus intimes, qui, le lendemain, rempliront les colonnes d'un journal, et seront la proie du public. C'est inhumain !

Puis, au cours de ces relations des crimes, on admet, sans discernement, dans une promiscuité odieuse, la vérité et le mensonge, les faits authentiques et les racontars insensés. La nouvelle à sensation, vraie ou fausse, sera toujours bienvenue, car elle a le don de plaire à la foule, et d'augmenter la circulation du journal. Le souci de la vérité ne vient que longtemps après le culte des écus ; et sur la foi d'une commère, sont insinuées les plus graves accusations, au mépris des préceptes élémentaires de la justice et de la charité.

Quelquefois, les plus vils criminels sont transformés en héros. L'image et le récit leur acquièrent une certaine popularité, et les plus honteuses passions servent à les rendre intéressants ; on s'efforce d'éveiller à leur profit une sympathie de mauvais aloi, car elle est faite d'une diminution d'horreur pour le crime, et d'un attendrissement qui n'est pas la charité pour des coupables vicieux, auxquels

on s'expose à donner un complice dans l'être déchu que tout homme porte en lui-même.

L'exposition minutieuse des faits et gestes des criminels constitue un véritable danger pour la morale, car ces procédés tendent de leur nature à exciter toutes les convoitises, et à répandre la contagion du mauvais exemple.

De plus la publication intégrale des débats judiciaires ne peut pas contribuer à élever le niveau de la vertu.

Grace à ce moyen, plusieurs milliers de lecteurs suivent assidûment l'évolution des enquêtes. Sous leur regard, toutes les circonstances du délit sont examinées et discutées ; les habiletés comme les maladresses des assassins sont exposées par le menu. On peut apprendre à dépister la police, par quelles ruses donner à un assassinat les apparences d'un suicide, et détourner sur un innocent les soupçons de la justice. Ainsi une partie considérable de la population d'un pays peut assister à un véritable enseignement du vice, et suivre un cours pratique de meurtre et d'égorgement. C'est là, une étude à laquelle on ne peut pas toujours se livrer sans danger. Si, dans un grand nombre de cas, elle peut rester dans le domaine des théories, dans d'autres, elle peut aussi se traduire par les drames les plus lugubres.

Sans doute, on ne veut pas ces résultats affreux. Le but poursuivi est d'intéresser les lecteurs. Mais bien insensé qui sème le vent, sans vouloir récolter la tempête.

Peut-être pourrions-nous assigner une autre cause à la multiplicité du crime, dans un secret espoir de l'impunité.

Dans certains procès, les prévenus, déclarés coupables ont été condamnés à l'échafaud. Mais, en des circonstances spéciales, la commutation de cette peine, n'est-elle pas de nature à enhardir le vice ? C'est un fait d'expérience, prouvé par d'indéniables statistiques, que l'application de la peine de mort a seule le pouvoir de protéger efficacement la société, et d'inspirer aux malfaiteurs une crainte salutaire. Plus que tout autre chatiment, l'horreur de la mort empêche le crime.

Puissent ces rapides réflexions opérer quelque bien.

FR. R. M. ROULEAU, des fr. prêch.

On nous écrit de Montréal (26 Nov. 1897.)

Depuis quinze ans je souffrais d'une maladie nerveuse qui m'empêchait de sortir et même je ne pouvais pas aller à la messe seule, ni sortir sans avoir quelqu'un avec moi; je craignais toujours la mort subite : cela était pour moi une grande affliction et cette crainte souvent me faisait trébucher dans la rue. J'ai fait une neuvaine en l'honneur de Saint Vincent Ferrier, depuis ce temps je vais seule à la messe, à confesse, je sors seule, et ma crainte a disparu ; je ne saurais trop remercier ce grand Saint.

Une amie de Saint Vincent Ferrier.

Souvenir filial.—C'est le titre d'un très éloquent et très touchant article de M. François Coppée, dans le *Journal*.

L'auteur des *Humbles* raconte qu'il a retrouvé tout récemment, dans sa bibliothèque, le vieux livre dans lequel sa mère lui a appris à lire :

“ Ce méchant bouquin, dont se servit ma mère pour m'enseigner l'art si difficile de la lecture, ce livre qu'elle-même possédait déjà, du temps qu'elle était écolière, me fait donc songer qu'elle a été une petite fille. Mais je ne puis m'imaginer ses jeux et ses travaux d'enfant, pas plus que ses rêves de jeune fille ou ses joies d'épouse bien-aimée. Je ne veux voir en elle que ma maman, ma vieille maman.

Voici la conclusion de l'article :

Cependant que d'angoisses, que de chagrins je lui ai causés, à l'admirable femme ! Non qu'elle ait jamais pu douter une seule minute de mon respect et de mon amour, grand Dieu ! Mais on est jeune on se rue dans la vie, poussé par l'âpre vent du désir ; et l'on oublie qu'il y a, près du foyer de famille, abandonné trop souvent, une pauvre vieille maman,—oh ! pleine d'indulgence infinie,—qui ose à peine adresser à son grand fils un timide reproche mais qui s'alarme des dangers qu'il court, qui souffre de lui voir perdre sa candeur et sa pureté,—et qui pleure !

Puisse cette page tomber sous les yeux d'un jeune homme et l'arrêter au bord d'une sérieuse défaillance !..,

S'il savait quelle amertume c'est pour l'âme, plus tard, sur le déclin de la vie, de songer qu'on n'a pas été un mauvais homme, qu'on n'a rien d'essentiel à se reprocher, et pourtant qu'on a fait pleurer sa mère !

Voilà plus de vingt ans que la mienne est morte, et j'avais tout de même le cœur d'un fils ; car, ce jour-là quelque chose de délicieux s'est éteint en moi et, depuis lors je ne me suis plus senti jeune.

Jamais je n'ai si souvent évoqué la mémoire de ma mère que pendant cette maladie et cette longue convalescence qui m'ont inspiré de si graves méditations. C'est en balbutiant, après tant d'années, les prières que ma mère m'apprit dans mon enfance, que mon âme a tenté de s'élever vers Dieu. C'est dans l'espérance de revoir ma mère que je veux croire à la vérité éternelle. Oh ! comme je pensais à ma mère, le jour où, pour mériter cette récompense de la retrouver au ciel, je me suis promis que le temps qui me reste à vivre serait rempli par des rêves plus purs et par des actions meilleures !

Jésus, qui a fait triompher sa Mère, auprès de lui, dans son divin royaume, bénira la prière d'un fils et d'un chrétien.

Patrie mystique ! Séjour des Justes ! Glorieux foyer de lumière et d'amour ! On prétend que nos faibles intelligences ne peuvent concevoir l'étendue et la perfection des félicités que tu réserves aux élus ! Mais il me semble, à moi, humble d'esprit, à moi, pauvre pécheur, que j'ai eu le pressentiment du Paradis, jadis, lorsque j'étais un petit enfant plein d'innocence et que je m'endormais, mes deux bras à ton cou, ô ma sainte mère et ma bonne nourrice ! ”

* *
*
*

Le “ Rosaire ” commencera à publier, à partir de Février prochain une série d'articles sur *l'éducation* par le T. R. P. Argaut et sur les *Divertissements* par le R. P. Rondot.

CONSULTATION.

(1) *Le 1er dimanche de novembre tombait cette année (1897) le 31 octobre.*

Par inadvertance, nous n'avons fait la procession du Rosaire que le dimanche suivant. Avons-nous gagné l'indulgence plénière quand même ?

X

Pardon ! Le premier Dimanche de Novembre dernier tombait non le 31 Octobre, mais le 7 Novembre. Donc, c'était bien à cette dernière date que devait avoir lieu la procession du Rosaire ; et, en la faisant ce jour, vous étiez dans la bonne condition pour gagner l'indulgence plénière qui y est attachée. Je sais que l'Ordo indiquait, comme premier Dimanche de Novembre, le 31 Octobre, mais l'Ordo nous guide pour les leçons du bréviaire. Pour le reste il faut s'en rapporter à l'ordre communément reçu, non au *calendrier liturgique*.

(2) *Y a-t-il obligation de dire publiquement un rosaire complet, chaque semaine, devant l'autel de la Confrérie, pour avoir part aux autres indulgences du chapelet rosarié ?*

Je ne crois pas. Mais des confrères se donnent un mal infini en récitant le rosaire, la semaine, dans leur église de campagne qui n'est chauffée que le dimanche.

Z.

Ces *confrères* sont vraiment héroïques, car les conditions requises pour gagner les indulgences de la Confrérie n'obligent pas *cum tanto incommodo*. Je suppose que l'ardeur de la dévotion les presse au point de leur faire oublier les froidures de l'air. En tout cas, cet exemple est plus admirable qu'imitable. Il suffit donc que la récitation se fasse publiquement à la sacristie. Du reste, nous nous permettrons de rappeler que la récitation publique du *Rosaire entier* chaque semaine est *facultative* et non *obligatoire*. Cela est d'après les décisions anciennes et nouvelles. Rome recommande cet exercice comme infiniment fructueux, mais elle ne l'impose pas comme *condition nécessaire* pour gagner les indulgences.

LA RÉDACTION.

ŒUVRE DU NOVICIAT DES DOMINICAINS.

MESSSES DU ROSAIRE.

I. *Le But de l'Œuvre.*

Le *But de l'Œuvre* est d'aider les Pères Dominicains dans l'éducation religieuse et théologique de leurs novices.

On sait que la prédication de la *parole de Dieu*, est la mission première des Dominicains.

Ce ministère de la prédication exige une longue préparation par la prière et par l'étude. Dans les circonstances actuelles, ce noviciat est en moyenne de six années, après quoi, le religieux reçoit, par le sacerdoce, le sceau de sa formation dernière. En résumé, il faut donc sept années environ pour l'éducation d'un religieux, et comme, pendant tout ce temps, il ne peut se livrer au ministère extérieur et ne gagne absolument rien, il est à la charge de l'Ordre.

Le but de l'Œuvre est donc de fournir à notre couvent de Saint-Hyacinthe les moyens de vaincre cette difficulté. (1)

II AVANTAGES.

Avantages généraux : A tous ceux qui encourageront l'*Œuvre du noviciat*, l'Ordre donnera ce qu'il a, c'est-à-dire qu'il fera une part de ses mérites, de *quatre à cinq mille* messes qui se disent dans l'Ordre d'une aurore à une autre aurore, une part des mérites de la messe que les religieux de Saint-Hyacinthe chantent solennellement tous les matins dans leur église ; une part des mérites de leur office canonique, et surtout de celui qu'ils récitent pendant la nuit ; une part des mérites dont l'Ordre s'enrichit chaque jour par la prière, la pénitence, l'apostolat de ses religieux, et par les bonnes œuvres si diverses de ses religieuses.

Ajoutons que tous les autels de nos églises sont *pri-*

(1) Pour plus de détails sur l'Ordre des Frères Prêcheurs, lire l'opuscule " Les Dominicains ", par le R. P. Duchaussoy, en vente au Couvent de St-Hyacinthe, à 25 cts l'un, au profit de l'*Œuvre du Noviciat*.

vilégiés c'est-à-dire que toute messe qu'on y célèbre porte une indulgence plénière applicable aux fidèles et aux défunts. Ajoutons que toute les semaines, à part l'office des morts, psalmodié par les religieux, une messe est chantée pour les frères, amis et bienfaiteurs défunts de l'Ordre ; que, trois fois par jour, la communauté récite pour eux le *de profundis* en chœur ; que, enfin, l'Ordre célèbre pour eux chaque année quatre grands anniversaires, avec messe et *libéra*.

Avantages spéciaux. Outre ces avantages généraux, nous en offrons de spéciaux aux associés de notre Œuvre ;

1° Une Messe votive du Rosaire sera offerte pour eux chaque semaine.

2° A la mort d'un associé, une messe semblable sera célébrée pour le repos de son âme. On sait que la messe votive du Rosaire est *privilégiée*, c'est-à-dire qu'elle porte *indulgence plénière* pour la personne en faveur de qui elle est célébrée, et en même temps pour les confrères du Rosaire qui y assistent, et pour toute personne, qui sans faire partie de la confrérie, y reçoit la sainte communion.

III. CONDITIONS POUR APPARTENIR A L'ŒUVRE.

1° Prier pour le noviciat des Dominicains, afin que le bon Dieu nous donne des religieux selon son cœur.

2° Faire une aumône de *vingt-cinq* centins par an. Adresser cette offrande au

R. P. SACRISTAIN,

Couvent des Dominicains,

St-Hyacinthe, P. Q., (Canada).

Moyennant la même contribution, on peut associer à cette Œuvre les défunts, et les faire participer à toutes les faveurs spirituelles ci-dessus indiquées.

Daigne Dieu bénir notre Œuvre et tous ceux qui lui prêteront leurs concours !

 Nos abonnés sont priés de communiquer ces détails à leurs amis.

Les mêmes privilèges sont accordés désormais aux abonnés du "Rosaire," jusques et y compris la messe *spéciale* pour chaque abonné défunt.

VARIÉTÉS.

Un jour deux jeunes officiers sortaient ensemble de Nancy pour jouir du spectacle enchanteur d'un coucher de soleil derrière les Vosges. Ils arrivaient au carrefour de plusieurs routes, lorsqu'une grande croix, dominant un calvaire, frappa leurs regards. L'un des officiers se découvrit aussitôt avec respect, mais son camarade lui retint vivement le bras en disant :

—Prends garde, si on nous voyait. Voilà quelqu'un !

—Que m'importe ! repartit l'autre. *Tu saluerais ton chef, je pense ? Eh bien, moi je salue notre Maître à tous.*

Drouot, appuyé sur son bâton, marchant avec lenteur, vêtu d'un habit étroitement boutonné, dépassait à ce moment même les deux amis. Au pied du calvaire, il s'arrêta, salua avec respect, et reprit le chemin de la ville.

Le dimanche suivant, les deux officiers remarquèrent à la messe le vieillard qui leur avait donné, sans le savoir peut-être, une si bonne leçon ; à la communion, il s'avança vers la Sainte Table et communia avec un respect tout militaire et tout filial en même temps. Un ruban rouge à la boutonnière et la rectitude de cette mise simple mais digne excitèrent la curiosité des jeunes gens.

—Et quel est donc ce vieillard, demandèrent-ils.

—Quoi ! vous habitez Nancy et vous ne connaissez pas le général ?

—Quel général, encore une fois ? Nous arrivions il y a huit jours.

—Le général Drouot.

* * *

Le *Semaine religieuse* de Besançon rapporte le trait suivant à propos de la mort de Bourbaki :

Après les désastres de la guerre, de 1870, le vaillant général fut forcé de ramener à Besançon son armée en déroute et brisée de fatigue. Bourbaki n'avait plus que le désespoir des braves, après en avoir montré tant de fois le courage, la hardiesse et la fougue. Des dépêches qu'il reçut achevèrent de le déconcerter. Troublé par des

reproches immérités, Bourkaki attenda à ses jours. La balle glissa sur l'os frontal et ne fit qu'une légère blessure.

Le cardinal Mathieu accourut aussitôt à l'hôtel du malheureux soldat, et lui prenant la main : " Allons, général, désormais nous prendrons un chemin plus sûr pour aller en paradis." Ce fut tout son reproche ; Bourkaki en pleura d'attendrissement, et ses larmes achevèrent d'effacer devant Dieu une faute d'un moment, une faute qui ne fera point oublier une des carrières les plus honorables de nos fastes militaires.

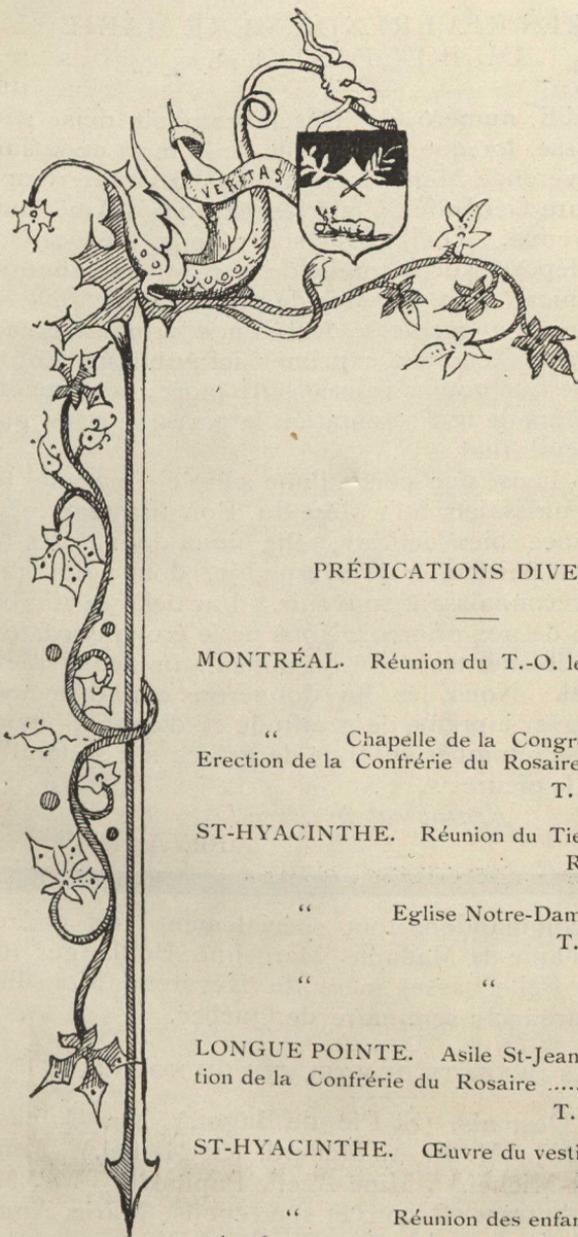
Nos lecteurs savent que, par une vie très chrétienne, Bourbaki a pris, en effet, un chemin plus sûr pour aller au ciel.

* *
*

On se délivre graduellement de la conception étroite qui régna à notre époque et que le moyen âge repoussait. La *Revue biblique* est une des publications qui donnent le mieux l'idée du mouvement actuel. Dirigée par les professeurs de l'*Ecole pratique d'études bibliques*, que les Pères Dominicain sont établie à Jérusalem, cette Revue insère des travaux de premier ordre. Dans la livraison de juillet, le R. P. Lagrange essaie l'explication d'une des pages les plus importantes de l'Ancien Testament. Cette analyse est un chef-d'œuvre. Aucun maître d'aucune école ne montrerait plus de pénétration ni plus de scrupule. Et le religieux éminent, qui traduit l'assyrien comme l'hébreu, écrit de la terre de Palestine en gardant un goût exquis de sa langue française.

(*Univers* du 7 novembre.)





PRÉDICATIONS DIVERSES.

MONTREAL. Réunion du T.-O. le 4.....
R. P. RONDOT.

“ Chapelle de la Congrégation de N.-D.
Erection de la Confrérie du Rosaire
T. R. P. ARGAUT.

ST-HYACINTHE. Réunion du Tiers-Ordre le 13.....
R. P. ROULEAU.

“ Eglise Notre-Dame, le 1er.....
T. R. P. ARGAUT.

“ “ le 6.....
R. P. RONDOT.

LONGUE POINTE. Asile St-Jean de Dieu. Erection
de la Confrérie du Rosaire
T. R. P. ARGAUT.

ST-HYACINTHE. Œuvre du vestiaire, le 17..
R. P. FORTUIT.

“ Réunion des enfants de Marie, le 2
et le 16 R. P. FORTUIT.

LA TRÈS RÉVÉRENDE MÈRE MARIE DU BON PASTEUR.

NOTRE numéro de Décembre était déjà sous presse, lorsque la nouvelle de la mort de la Très Révérée Mère Marie du Bon Pasteur, Supérieure Générale de la Présentation d'Amérique, nous est parvenue. Qu'il nous soit permis, bien tard il est vrai, de déposer sur la tombe de cette sincère amie de l'œuvre dominicaine un souvenir de pieux regret. Dès le premier jour nous avons versé dessus nos larmes avec nos prières, mais nous tenons à exprimer ici publiquement la peine profonde que nous a causée cette mort ; nous tenons à dire aux Sœurs de la Présentation la part que nous prenons à leur deuil filial.

D'autres liens que ceux d'une simple fraternité religieuse nous unissaient à la Mère du Bon Pasteur. En une circonstance bien délicate, elle nous donna des témoignages tout particulier de sympathie, dont nous gardons un très-reconnaissant souvenir. Par delà la tombe, a-t-elle besoin de nos prières ? Nous ne le croyons pas, car sa longue vie de mérites a dû lui obtenir immédiatement l'entrée du ciel. Nous les lui donnerons quand même, — comme preuve suprême de gratitude et d'amitié, — pour qu'elle les fasse retomber en pluie de grâces sur sa famille religieuse qui la pleure

Requiescat in Pace !

FR. A. H. B.

Nous recommandons tout spécialement aux prières de nos amis, l'âme de Madame Marceline Boulanger (de St-Michel de Bellechasse) mère du Révérend Monsieur Gagnon, procureur du séminaire de Québec.

ASSOCIÉS DÉFUNTS DE L'ŒUVRE DU NOVICIAT

Mlle Al. Desmais, (St-Pie de Bagot.) Mr. Damase Thibault, (Islet.) M. F. A. Ménard, (St-Michel.) Mme Julie Roy, (St-Michel.) Mme Azélie Papineau. Mr. M. St-Jacques. Antoine Bacon, et son épouse Marie Ange Fournier. Pierre Bacon. Jos. Couillard Després. Sara Desjardins. Joseph Bacon.